

**L'AGE D'OR DE L'ANALOGIQUE
(ÉLOGE DES BOUSSOLES FANTASQUES) par Jean-Paul Fargier**

J'ai retrouvé dans mon grenier les deux premiers catalogues de GRAND CANAL. 1983 (couverture jaune), 1984 (couverture bleue).

L'âge d'or de l'art vidéo en France.

Trente ans déjà. Mais vingt seulement (rétrospectivement) après les débuts de ce « nouveau médium » (terme consacré). Comme tout est allé vite, très vite !

Je les feuillette avec émotion, ces « livres d'or », saisi par le souvenir de toutes ces « bandes » historiques, d'autres diraient vintage, dont je n'avais plus prononcé les titres depuis des lustres.

Le message sidéral, d'Hervé Nisic. *Tout près de la frontière*, de Danielle Jaeggi. *Sono Gioconda*, de Patrick Prado. *Patrick*, de Richard Ugolini. *Trompe l'œil*, de Robert Cahen. *Le lac*, de Jean-Michel Gautreau. *California Cauchemar*, d'Anne Lainé et Jean-Louis Letacon. *Numbers*, de Philippe Truffault. *Memory*, de Dominique Belloir. Et tant d'autres, de Jaffrennou, de Longuet, de Wennberg, de Lobstein, de N'Guyen Minh, de Bouvet, de Pain, de Morelli, d'Ikam, de Jomier. J'y figure également avec mon Arche de Nam June ; et un extrait de mon premier article pour Art Press (Vidéo : un art de moins), reproduit en première page (de l'édition 83), à titre sans doute de manifeste.

Mais des manifestes, quand je scrute les textes de présentation de ces œuvres et les simples photos noir et blanc qui les accompagnent, il en jaillit à chaque page. Tout signe imprimé dans ces deux répertoires proclame, avec la sûreté d'une certitude active, affichée, patente, le triomphe d'un art nouveau, déployant les arcanes de son vocabulaire ...analogique. Nous y voilà. Car, s'il faut nommer le trait qui réunit toutes ces formes d'expression chevillées dans la matière électronique, il n'est qu'un mot qui tient la route, embrasse les différences, explique les tropismes comme les excès : analogic, pour le dire en anglais. Analogic signal : signal analogique.

À ceux qui croient que la vidéo a toujours été numérique, à ceux qui n'ont commencé à l'aimer (ou à la pratiquer) qu'après sa mutation digitale, à ceux qui tiennent l'analogique pour de la marmelade de scratches, de la pâtée périmée pour papys dépassés, du rimmel mou pour mamies persistantes, j'adresse cet éloge des temps premiers d'un médium aurolé de son accointance native avec l'or du sens selon les philosophes grecs : l'analogon. J'entends par rapport d'analogie tous les cas où le second terme est au premier comme le quatrième au troisième. »

Merci, Aristote. Tout s'éclaire ! A commencer par la différence (la spécificité) entre images photochimiques et trames électroniques. Quand le cinéma dit au réel : à nous deux ! La vidéo le défie d'un superbe : à nous quatre ! Un/deux : le cinéma décalque. Un/trois, deux/quatre : la vidéo transfère.

Trame, demie trame, balayage, tracking, lignes, points : l'espace multiplié par le temps. Opération qui a des conséquences énormes.

Travailler des signes visuels produits par une équivalence entre des quantités de lux et des quantités d'électrons, voilà qui vous prépare aux surprises les plus fantasques. Mieux qu'imprévues, mieux que magnifiques, mieux que révolutionnaires, mieux que radicales, mieux que je ne sais quoi : fantasques ! Fantasques, est un des mots qui brillent, au seuil du catalogue 1983 de Grand Canal, dans un texte non signé (qui pourrait être de Prado ou de Le Tacon, de Nisic ou de Belloir, les moteurs de ce regroupement d'artistes vidéo qui finit par rassembler la quasi totalité des vidéastes français du moment, œuvrant à Paris comme en province, allant chercher Agathe Labernia à Montpellier, Alain Bourges à Rennes, Roland Baladi à Dijon, Vecchiet et Benech à Marseille, etc.). Il ne m'avait pas frappé particulièrement à l'époque, ce mot.

Mais aujourd'hui il me sidère, il m'éblouit, et je l'adopte, car je le trouve beaucoup plus explicite, plus juste, plus imagé que ma pirouette sur l'art de moins.

Filant la métaphore de notre Nom de groupe, qui nous avait permis de fusionner les charmes de Venise et les promesses, longtemps tenues, de la première chaîne cryptée, l'avertissement liminaire du catalogue 83 claque comme une salve d'honneur : « De galères en gondoles, la navigation continue avec des boussoles fantasques. Oh que c'est beau! La vidéo comme boussoles n'indiquant pas forcément le Nord.

J'ai envie de tout citer de ce merveilleux texte. Voici encore, que du nanan :

« Qu'est-ce que l'art vidéo ? D'où vient-il ? Où va-t-il ? »

Disons simplement que la vidéo c'est tout signal électrique transformé en image.

Pour le reste, le terme de « vidéaste » n'est plaisant que pour sa rime avec iconoclaste. Le vidéaste, donc, est un briseur d'images, qui passe ensuite son temps à les recoller (la régie vidéo, c'est sa colle à lui) et à les décoller (comme Vostell dès 1963) pour embêter les marchands de télé qui ne sont pas contents de voir leurs images décrocher. La vidéo ou l'art du décrochage. Ah que c'est joyeux! Entraînant, dynamique, ouvert à tous les éclats, écarts, dérives, sauts, galops, trors (trop), rots, trous, rapiéçage . Joie, pleurs de joie, rires de la matière épanouissant ses analogies, hoquetant ses engendremens. Joie des effets de trame incontrôlés! poursuivis, des raccords orange/désirés/répétés, des maquillages foireux/choisis/bichonnés, ides coloriations cool/hallucinants/aggravés, des défilements flapis/boostés/torsadés, des effritements multipliés/farcis/cadencés, des fondus dantesques/distillés/ ralentis, des irisations quêtées/dissoutes/répétées, des ralentis lunaires! fulgurants/solarisés, etc., etc. Les soubresauts d'une image vivante généraient toutes sortes de mots, de métaphores, d'expressions verbales approximatives, teintées de technique et de poésie, pour nommer, cerner, isoler les molécules nées au fond de nos éprouvettes.

Supposons un archéologue qui découvre ces catalogues dans quelques

décennies sans avoir sous la main les œuvres qui s'y présentent. En interrogeant bien les mots, en décortiquant les photos, il pourrait quand même, avec un peu d'imagination, déceler l'énergie de ces incroyables créations. Toutes ces images fixes palpitent de mouvements, ces clichés noirs et blancs regorgent de couleurs. Il n'y a qu'à fermer les yeux pour les voir resurgir. Frémir à nouveau. Vidéo : je vois. L'analogie est morte mais elle bouge encore.

Moi qui les ai souvent regardés, ces poèmes, puis oubliés au fil du temps, dès que je fixe leurs fiches, leurs titres, leurs photos, ils se jettent sur moi, entiers, recomposés, fantômes indestructibles, drapés dans les oripeaux luxueux, débridés, des signaux composites. Leur carte de visite contient leurs codes d'identité, leur ADN électronique matérialise leur personnalité. Il y a foule d'effets parce qu'il y a foule d'individualités, Et vice versa. Chacun les utilise à sa façon, les réinvente en les absorbant.

Un trait livide diagonal qui barre un visage de jeune homme pour illustrer Un après midi sur la plage, d'Alain Jomier. Balayage vertical dévié pour corps désirés déviants | Et pour tout résumé, cette phrase : « Tu as dit : la plage est un grand lit où on ne fait jamais l'amour ». À bons entendeurs, salut. Poésie garantie. Amour toujours. Une myriade de points blancs sur un fond noir et de points blancs sur une forme blanche. Annonces pour quelques images disparues... à venir. Signé Pierre Lobstein. Portraits moulinés anonymement. par injection de trames . trempées dans la lenteur | Dont voici la clé proposée : Pour utiliser son téléviseur comme miroir et se téléphoner ses propres images. . . Se souvenir d'Icare n. Vidéo : je vole.

Un œil fragmenté dans les éclats d'une sorte de miroir brisé, avec un chiffre (:47) à demi effacé dans le coin. Voici 3' 12" avant la fin, de Yann Nguyen Minh, délire onirico- cortical » selon son auteur. Me revient une avalanche d'images nerveuses, colorisées, trépidantes, qui fascinaient Nam June Paik, sans doute parce qu'elles lui rappelaient ses propres déluges de couleurs et cascades d'enchevêtrements. . Une brume de zébrures froissées d'où surgit un avion, qui fonce sur un homme se débattant avec le ruban dégueulé par une cassette : La mort en VHS, d'Alain Longuet. Immersion dans *La Mort aux trousses*, d'Hitchcock, 0e combat de la vidéo et du cinéma inaugure allègrement une flopée de citations qui sera, pour le meilleur et pour le pire, une des veines les plus explorées de l'art vidéo. « La vidéo est-elle un jeu dangereux ? Un vidéaste trop curieux l'apprend à ses dépens », nous avertit l'auteur. Un vitrail de fragments multipliés, juxtaposés, formant comme un mur de téléviseurs "groupés, où scintillent des détails de corps re-filmés et

d'architectures éclatées, voici *Capture/Écran*, de Dominique Belloir. Où, dit—elle, « l'image de télévision apparaît comme une présence obsessionnelle qui envahit tout l'environnement urbain, cassant les façades, creusant des trous dans la chaussée ». Vidéo : je troue. Je troue la Tivi, qui troue le Réel.

Et question fiction ? Jean-Christophe Bouvet, acteur, réalisateur, s'y aventure en maître. En veux-tu en voilà. En voilà quoi ? Scrutons images et texte. Trois photos d'un côté, colonne turgescence : en haut, un garçon, en bas une fille, entre les deux une main qui écarte une braguette. En veux-tu ? On a compris, ça va. Non. Lisons le résumé. a Un homme incontinent, une femme insulaire, un jeune homme beau, c'est l'histoire d'une passion où le sexe, la violence, la drogue, la dérision, après les excès jusqu'au- boutiste de la bande 1/2 pouce N/B, reprennent aujourd'hui la juste place et les couleurs qui leur sont dues. C'est l'histoire d'un homme qui la nuit rêve en V.H.S. et le jour fantasme en Umatic: En voilà d'la (bande) vidéo (tout format) ! Et des vibrations érotiques par dessus le marché. Qu'est-ce qu'on a ri, avec Bouvet !

Eh oh, tu ne vas pas passer en revue tout le répertoire ? Hélas non, mais j'aimerais.

A chaque page, un souvenir, une forme, une invention. Allez encore deux ou trois, et ciao, je me retire dans mes activités présentes, forcément numériques. Et justement le numérique, même dans ces catalogues vintage, commence à pointer son nez en forme de pixels. Vidéo +ordinateur, annonce Prado pour son *Angela Digitale*. Robert Cahen signe *Artmatique*, réalisé « selon un système informatique n. Dominique Belloir propose un *Digital Opéra* de 5 minutes. Tous les trois remercient le Laboratoire de l'Ecole Polytechnique (le Lactamme), où Alain Longuet et Jean-François Colonna ont mis au point un traitement, numérique d'images analogiques. Ce n'est qu'un début, le combat continue. Bientôt, mais pas tout de suite, même les caméras seront numériques, pas seulement les régies et les boîtes à effets.

Le numérique est dans l'air dès le début des années 80. On a vu grâce à Don Foresta, au Centre américain, ce qu'en font des artistes comme Sanborn et Fitzgerald, Emshwiller, Paik. Une de mes « *Notes d'un magnétoscopeur* » s'intitule : *Dernière analogie avant le digital*. J'y emploie le Movicolor de Marcel Dupouy, synthétiseur analogique, comme si c'était la dernière fois. Des images colorisées d'Alan Silva et son orchestre free dramatisent ironiquement des extraits refilmés d'une querelle, sur un plateau de télé, autour des boat people. Quelques années plus tard je signe un *Joyce Digital*. Le mot numérique n'a pas encore écrasé son ancêtre américain, ce digital qui claque comme un doigt pointé joliment vers l'avenir.

Ma nostalgie de l'analogique ainsi va de pair avec le regret d'un temps où le numérique n'était que digital. Digitale sera la vidéo comme ces grandes digitales vénéneuses des pairies en montagne l'été, rêvions-nous, en gardant le cap du

fantasque. Puis très vite le numérique imposera sa froideur, sa perfection. À contourner, à subvenir, à saloper : nouveau défi maintes fois relevé, mais c'est une autre histoire. Où l'on retrouve souvent les mêmes, qui avaient fait les beaux temps de l'ère analogique.

Je n'ai parlé que des images de mes amis de Grand Canal. Mais les sons, non moins fantasques, de leurs vidéos me hantent tout autant, quand je feuillette les catalogues 83, 84. Les cris de Nina Hagen (recueillis par Le Tacon), les confidences d'une femme enceinte (imaginées par Danielle Jaeggi), les marmonnements rythmés des chansons du Lac (de Jean-Michel Gautreau), les crissements de *Feeling* (d'Hervé Nisic), les chuchotements ferroviaires de Michel Chion pour Robert Cahen (*Juste le temps*), les bruits électroniques de *Kraftwerk* et des *Sax Pustuls* triturés par Philippe Truffault (*Numbers, La danse du Marsupilami*), la voix de Mark Tomkins dansant en chantant devant Alain Longuet (*Entre d'eux*), les rires des petites filles de Dominique Belloir (*Memory*), les hautes notes d'Alfred Deller criblant *l'Amour transcodé* (de Patrick Prado), l'accent de Nina racontant sa vie à Alain Longuet et Térésa Wennberg (Quelle histoire), etc. etc. etc. etc. Oh oui, quelle histoire !

Jean-Paul Fargier